

CLEF OU CLÉ LE TRADUCTEUR ET SON LECTEUR

I – La problématique de la traduction se ramène toujours, quel que soit l’angle d’approche, à cette évidence qu’il n’existe qu’un original – *a priori* intouchable, dont on pourra tout au plus actualiser l’orthographe – tandis que la traduction est multiple, provisoire, condamnée pour trahison ontologique, etc. C’est à dire qu’on trouve à l’œuvre dans toute description d’une pratique de la traduction l’actualisation d’un conflit dont la langue est le champ par définition – partagée entre la parole qui s’envole et les écrits qui restent – mais qui la dépasse: conflit entre techniques du geste et de la trace, entre subjectivité et objectivité, entre éphémérité et pérennité relatives de la pensée et de la loi, entre mouvance de l’interprétation et fixité de l’inscription.

II – Les contes de Grimm s’achèvent sur un récit «ouvert»:

La clé d’or

Par un jour d’hiver, la neige étant couverte d’une épaisse couche de neige, un pauvre garçon dut sortir pour aller chercher du bois en traîneau. Quand il eut ramassé le bois et chargé le traîneau, il était tellement gelé qu’il ne voulut pas rentrer chez lui tout de suite, mais faire du feu pour se réchauffer un peu d’abord. Il balaya la neige, et tout en raclant ainsi le sol, il trouva une petite clé d’or. Croyant que là où était la clé, il devait y avoir aussi la

La clef d’or

En plein hiver, un jour qu’il était tombé beaucoup de neige, un jeune homme pauvre fut obligé de sortir pour aller chercher du bois, et le ramener sur sa luge. Le bois ramassé et la luge chargée, il avait trop froid pour rentrer, et il voulut d’abord se faire un petit feu pour se réchauffer un peu. Il commença par déblayer la neige avec le pied, mais quand il eut débarrassé un petit coin et mis le sol à nu, il y trouva une petite clef d’or. Croyant alors qu’où se trouve

serrure, il creusa la terre et trouva une cassette en fer. Pourvu que la clé aille! pensa-t-il, la cassette contient sûrement des choses précieuses. Il chercha, mais ne vit pas le moindre trou de serrure; enfin, il en découvrit un, mais si petit que c'est tout juste si on le voyait. Il essaya la clé, elle allait parfaitement. Puis il la tourna une fois dans la serrure, et maintenant il nous faut attendre qu'il ait fini d'ouvrir et soulevé le couvercle, nous saurons alors quelles choses merveilleuses étaient contenues dans la cassette.

la clef doit aussi se trouver la serrure correspondante, il se mit à creuser la terre et découvrit, en effet, une cassette de fer. «Pourvu que ce soit la clef! souhaita-t-il. Dans la cassette, ce sont sûrement des choses précieuses.» Il chercha, mais il n'y avait pas de trou de serrure; apparemment, il n'y en avait pas. Et pourtant si, tout à la fin, il en découvrit un, mais si minuscule qu'on pouvait à peine le voir. Il essaya: mais oui! la clef entra parfaitement. Il lui donna un premier tour; mais à présent il faut attendre qu'il ait fini d'ouvrir et qu'il ait soulevé le couvercle pour savoir quelles merveilles contenait la cassette.

in Grimm, J. et W., *Contes*,
Coll. Folio, Paris, Gallimard, 1976, p. 391
Marthe Robert, Trad.

in Grimm, J. et W., *Les contes*,
Paris, Flammarion 1967, p. 1011
Armel Guerne, Trad.

III – La comparaison de deux traductions est révélatrice de cette contradiction intrinsèque de toute écriture seconde (qu'il s'agisse d'un commentaire, d'une critique, d'une traduction ou de toute autre forme de *réécriture*): les variations de détail sont, sinon infinies, assurément nombreuses, allant de la construction syntaxique – construction participiale: «la terre étant couverte» ou subordonnée circonstancielle: «un jour qu'il était tombé» – à la précision lexicale –: «luge» ou: «traîneau» – voire à la différence orthographique – «clé» ou «clef» –, sans que le sens global paraisse profondément altéré ni qu'un autre critère que le *goût* du traducteur les justifie à première vue. Par ailleurs, il ne fait aucun doute que ces choix entraînent des différences plus profondes d'interprétation et, intuitivement, la cohérence de ces variations saute aux yeux. La traductologie devra se donner pour tâche de rendre compte des alternatives formelles pour mettre à jour une altération de sens (donc de fond) du texte original – pourtant immuable, inaltérable, par définition.

La traductologie devra s'attacher à définir ce qui dans l'écriture est sujet, sinon à caution, à interprétation, sinon à discussion, à trahison.

IV – Quelle est donc la différence entre: «Par un jour d’hiver...» et «En plein hiver, un jour...»? En quoi cette différence est-elle du même ordre que celle qui fait que A. Guerne ajoute des précisions à sa narration: «Il commence par déblayer la neige *avec le pied*» ou tient à lever toute ambiguïté générique en soulignant par un qualificatif le rapport *entre* clé et serrure: «la serrure *correspondante*»? Toutes les variations ont-elles le même poids sémantique? La catégorie nominale ou adjectivale – «merveilles» ou «choses merveilleuses» – vaut-elle autant que la voix verbale, donc la fonction syntaxique – «étaient contenues dans la cassette» ou «contenait la cassette» –? Les deux choix vont-ils de pair? Est-ce pure rhétorique ou le sens se joue-t-il *sous les mots*?

V – La dernière phrase introduit une différence de taille qui permet éventuellement de rendre compte rétrospectivement de toutes les autres: «à présent, il faut attendre» (trad. A. Guerne) par rapport à «maintenant il nous faut attendre» (trad. M. Robert). La présence ou absence d’une modalisation comprenant à la fois le locuteur et le lecteur, solidaires dans leur attitude, donc dans leur point de vue commun, à l’égard du protagoniste, s’avère décisive. Cette position est en effet, dans la traduction de Marthe Robert, d’extériorité par rapport à l’action, que le locuteur invite le lecteur à observer avec lui, en vue d’une connaissance future. En revanche, dans la traduction d’Armel Guerne, il est demandé au lecteur d’accompagner, geste par geste, les mouvements tant physiques qu’affectifs du protagoniste: «Et pourtant si!», «mais oui!».

On pourrait distinguer les deux traductions selon leur caractère plus *réflexif* ou plus *participatif*. Il convient surtout de noter qu’à chacune de ces postures correspond une stratégie narrative: Marthe Robert énonce le cliché du conte populaire – «Par un jour d’hiver (...) un pauvre garçon» – tandis qu’Armel Guerne s’efforce d’y échapper en recourant à une technique plus «réaliste»: précision des termes, ajout de détails, ralentissement de la narration et accompagnement «psychologique» – «souhaita-t-il» (par rapport à «pensa-t-il»), «apparemment» (qui permet d’anticiper sur la découverte de la serrure). Il n’est pas jusqu’à l’orthographe du mot «clef» avec sa finale étymologique, qui ne dénote un souci d’ancrer le récit dans une temporalité historique conventionnelle.

VI – Marthe Robert a traduit Freud et Kafka. Le symbolisme d’un tel conte, où l’action est réduite à sa prémisse: découverte de la clé, de la cas-

sette et de la serrure, et où la narration reste suspendue, est trop clair – «L'appareil génital de la femme est représenté symboliquement par tous les objets dont la caractéristique consiste en ce qu'ils circonscrivent une cavité dans laquelle quelque chose peut être logé: (...) *boîtes* de toutes formes, *coffres*, *caisses*, *poches*, etc.»¹

(...)

«La *clef* qui ouvre est incontestablement un symbole masculin.»² – pour que Marthe Robert cherche à l'enjoliver où à l'étayer par un «suspense» psychologique. Le symbole se suffit à lui-même et n'a de valeur que comme figure «inemployable dans la vie de tous les jours». D'où le choix de Marthe Robert de s'en tenir au cliché des formules de convention, aux désignations génériques ou symboliques – «pourvu que la clé *aille!*» –, bref, à l'effacement stylistique.

VII – Les infimes variations entre les deux traductions recouvrent des options radicalement divergentes. Marthe Robert et Armel Guerne n'ont pas traduit le même texte et ne s'adressent pas au même lecteur. Armel Guerne joue le jeu de la fiction et sollicite une participation d'ordre infantile tandis que Marthe Robert expose un exemple d'intuition populaire symbolique à un lecteur averti.

C'est le sens même, non du conte en particulier, mais du conte en tant que genre qui est ici en cause. Et c'est le statut même du texte que le traducteur interprète avant d'en traduire les mots. Sous la lettre, même un simple «f» final, souffle l'esprit.

Serge Abramovici,
Porto, mai 1998.

¹ In FREUD, Sigmund – *Introduction à la psychanalyse*, Coll. «Petite Bibliothèque Payot», Paris, Payot, 1976.

² *Ibidem*, p. 143.